effort désespéré. L'empereur vint en personne en Italie (1437) et signa avec Eugène IV, au concile de Florence, l'accord qui mettait fin au schisme (1439). Comme Michel VIII, il se heurta à l'intransigeance farouche du clergé et du peuple orthodoxes, persuadés que, malgré toutes leurs promesses, les Latins ne poursuivaient que « la destruction de la ville, de la race et du nom grec. » Jean VIII et son successeur Constantin XI eurent beau essayer d'imposer l'union par la force ; l'émeute gronda jusque sous les voûtes de Sainte-Sophie (1452) ; à la veille de la catastrophe où allait sombrer Constantinople, on se passionnait dans la ville pour ou contre l'union, et certains hommes déclaraient qu'ils « aimaient mieux voir régner à Byzance le turban des Turcs que la mitre des Latins. »

La détresse financière et militaire. — Par là-dessus, c'était la détresse financière. Malgré la tyrannie fiscale, l'impôt foncier, dans un pays complètement ruiné par la guerre, ne rapportait plus au trésor que des ressources insuffisantes. Les douanes, depuis que le commerce de l'empire était tombé aux mains des Vénitiens et des Génois, diminuaient avec une rapidité croissante. Le gouvernement était réduit à altérer les